

Du Bon Choix des Lectures.

(Suite)

Alimenté par deux sources visiblement délétères (la démangeaison d'écrire et le goût des frivolités qu'engendre infailliblement une éducation molle et paresseuse), le vaste flot des écrits insignifiants qui noie la société trouve encore un affluent considérable dans l'oubli du principe acquis à l'expérience que l'écrivain est surtout peintre de lui-même. En effet, pendant qu'à son tribunal il cite les hommes et les choses, sa plume le met lui-même en scène, et dévoile au public la nature la plus intime de son maître : Elle dit ses capacités intellectuelles, sa puissance d'observation et de réflexion, son discernement, ses pensées, son jugement, ses aspirations, ses goûts et ses désirs ; en un mot elle expose aux yeux des lecteurs son esprit et son cœur avec les qualités qui les ennoblisent ou les déshonorent.

Que les auteurs de ces écrits soient nés pour écrire ou non, ils n'en restent pas moins les cause voulues de la médiocrité de leur existence, ceux-ci pour avoir désorienté leur vie, et ceux-là pour avoir faibli devant la tâche.

Ecrire pour instruire, pour élever le vol de l'intelligence vers la vérité sa nourriture et sa vie, est une vérité facile tant qu'elle reste théorique, mais en pratique, hélas ! elle exige des uns des capacités qu'ils n'ont pas, et des autres un courage qui leur manque. Que faire alors ? Ne pas écrire. Et l'envie, et la démangeaison ! . . . C'est trop fort ; on n'y peut tenir : Adieu les principes ; les plumes sont faites pour écrire. Mais on dira des riens ; on bredouillera des puérités et des bagatelles ; on déguisera la vérité ; on cachera ce qu'il faudrait dire et publiera ce qu'il faudrait taire, . . . qu'importe, on sera goûté et applaudi, car dit le poète

Un fou trouve toujours un plus fou qui l'admire.

Ces écrits sans valeur qui font, comme l'a si bien dit quelqu'un, "la honte de la presse contemporaine" méritent de la société un